
Service de Psychologie Médicale
pour enfants et adolescents

VIOLENCE ET ADOLESCENT, UN LIEN NATUREL ?

« Si l'on considère l'ensemble du monde fantasmatique inconscient de la puberté et de l'adolescence, on y trouve la mort de quelqu'un. Beaucoup d'aménagements peuvent intervenir dans le jeu par des déplacements et aussi sur la base d'identifications croisées. Mais quand on fait la psychothérapie d'un adolescent, on finit par découvrir que la mort et le triomphe personnel sont inhérents au processus de maturation et à l'acquisition du statut d'adulte, ce qui rend les choses difficiles pour les parents et ceux qui ont la charge des enfants. Mais sachez bien que les choses sont tout aussi difficiles pour l'adolescent qui s'achemine vers le meurtre et le triomphe qui sont, à ce stade crucial, le propre de la maturation (...). Les parents ne peuvent apporter qu'une aide minime. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de survivre, survivre intacts, (...).

Si, dans le fantasme de la première croissance, il y a la mort, dans celui de l'adolescence, il y a le meurtre. Grandir signifie prendre la place du parent, et c'est bien ainsi que cela se passe. Dans le fantasme inconscient, grandir est, par nature, un acte agressif. L'enfant n'a plus alors la taille d'un enfant.

Vous avez semé un bébé et récolté une bombe. En fait c'est toujours vrai même si cela n'apparaît pas toujours ».

*

* *

Mesdames, Messieurs,

J'ai souhaité placer en exergue cette citation de WINNICOTT issue d'une conférence qui a plus de 30 ans d'âge (1968) parce qu'elle me paraît d'une absolue actualité, comme si ces grands auteurs pouvaient tout résumer dans une remarquable intemporalité.

Lorsque le Professeur Jean BERTRAND m'a sollicité pour cette conférence, et je l'en remercie vivement, il m'a semblé possible de répondre positivement non pas dans le cadre d'un hôpital de Jour, mais parce que mon travail quotidien en Centre de Santé Mentale pour enfants et adolescents me donnait envie de prendre du recul et de profiter de cette occasion pour réfléchir à ce problème si envahissant, la violence des adolescents. Bien entendu, il n'est pas opportun de sortir de la compétence psychiatrique et de s'engager sur un terrain sociologique ou médiatique, je me limiterai donc à ma pratique.

Face à un adolescent, le thérapeute se trouve face à une personne, un individu au sens fort du terme, et cette personne là n'a que peu de rapports avec les problèmes généraux qui concernent le citoyen (thérapeute ...) : comment associer la réprobation suscitée par les faits divers de la radio matinale et le jeune homme plus ou moins mal à l'aise qui se présente devant nous deux heures plus tard, peut être impliqué par ailleurs dans des faits similaires ? D'emblée la question de l'adolescence nous confronte au contretransfert avec son cortège de dangers s'il n'est pas personnellement et régulièrement réinterrogé ; osciller entre la sévérité et la séduction, l'agressivité et le voyeurisme ou, plus globalement, entre la défense et la pulsion impose une réflexion sérieuse sur l'articulation entre les situations cliniques et l'approche théorique qui, pour notre part, sera psychodynamique.

Une première remarque s'impose à propos de l'adolescence : faut-il absolument parler de crise, de traumatisme, de bouleversement, même si cela est parfois vrai ? Ne peut-on préférer les notions de mouvement, de transformation, voire de « moment organisateur » (E. KESTEMBERG). Bien sûr, il y a des crises à l'adolescence et des moments traumatiques ; la position dépressive revient en force et la violence peut être considérée comme naturelle, comme nous allons le voir ;

l'adolescent est confronté à la violence au sens où celle-ci serait intrapsychique mais alors quelle articulation décrire entre cette violence latente et la violence manifeste qui défraie tant la chronique ? Je vous propose une réflexion qui ira du « normal au pathologique » en cheminant le long d'une ligne où la maîtrise pulsionnelle sera de plus en plus faible.

La puberté peut être considérée comme un élément central : l'adolescence ne serait-elle pas le « symptôme de la puberté » ? Il s'agit d'une transformation majeure du corps avec l'acquisition d'une maturité sexuelle physiologique. L'enfant se retrouve avec un outil, son corps, dont il ne connaît pas encore l'usage ... La puberté s'est déclenchée hors de son vouloir, et il se retrouve adolescent, complètement réorganisé au niveau de son identité corporelle, sexuelle et psychologique. Il n'y a cependant pas de symétrie à ces différents niveaux et le niveau psychologique n'est pas concomitant du vécu physiologique.

L'adolescence qui survient après la latence, c'est-à-dire la mise au repos de la scène oedipienne par des mécanismes divers (déplacement, sublimation, ...) se caractérise par la poussée pubertaire avec le réveil pulsionnel : « le psychisme se construit sur une pulsionnalité en excès » (Ph. GUTTON). Celle-ci va se nourrir de ce qui était précisément latent, la problématique oedipienne, ou plus originaire encore, la scène pubertaire qui renvoie à la scène primitive. Réveil pulsionnel donc mais avec un « outil » qui, cette fois, rend tout possible, notamment les fantasmes oedipiens. Que va faire l'adolescent de ces fantasmes dont il sait, dont il sent, physiquement, qu'ils sont réalisables ? L'angoisse ne peut être loin, l'angoisse de castration bien sûr, mais aussi angoisse d'abandon, terrible à un âge où la vulnérabilité est si grande.

La solution qui s'offre alors à l'adolescent est de tenter le deuil des objets parentaux oedipiens avec l'investissement de nouveaux objets, mais pour cela, il faut que le jeune n'ait pas été fragilisé par une carence précoce (cfr plus loin) mais aussi que les figures parentales puissent résister à la distance, c'est-à-dire permettent cette distance, ce qui est loin d'être toujours le cas. Cette phase approche la notion de stade (second) de séparation/individuation.

Dans cette situation d'asymétrie psychophysiologique, vu l'immaturité psychologique relative, l'adolescent éprouve une fragilité narcissique normale liée à ce corps qu'il ne connaît pas ; il a besoin d'un « soutien narcissique parental », c'est-à-dire que les parents soutiennent le processus pubertaire et ne s'offrent pas comme objet de désir adéquat, qu'ils ne prennent pas la place qui n'est pas (plus) celle d'un parent et qu'ils permettent l'agressivité réactionnelle à cette frustration (Ph. GUTTON). Il est assez compréhensible que nombre de parents résistent difficilement à cette pression, contraire à leurs propres désirs ; ne tolérant pas cette agressivité « normale », ils augmentent la charge de séduction dans la relation avec leur adolescent et l'acculent à la violence comme sauvegarde narcissique. « La violence éprouvée ou agie à l'adolescence traduit celle que l'adolescent ressent en provenance des objets, son corps en premier lieu, vécu par lui comme « corps étranger », les objets parentaux ensuite, vécus par lui comme séducteurs et persécuteurs. Le temps de l'adolescence est celui de la violence de cette cassure subjectale, le sujet se fendant de lui-même, pour naître à une nouvelle identité » (F. MARTY).

Nous arrivons ainsi à ce moment charnière où l'adolescent est confronté à la question de la violence de la façon la plus intime. Peut-il abandonner ses parents qui constituent son assise narcissique et investir de nouveaux objets sans les briser ? Dans cette angoisse, il choisit bien souvent de réagir sous forme persécutive. « La subjectivité risque à chaque instant de se perdre pendant cette tempête intérieure. L'adolescent s'accroche aux objets tout en voyant dans ce qui l'entoure la source de son tourment. A l'adolescence, la violence semble venir de l'objet, pas de la pulsion. Au plus fort du passage, la haine qu'il éprouve lui paraît légitime, parce qu'elle se donne comme réponse à une attaque dont il se sent la victime. C'est le règne de la haine et de la paranoïa ordinaires de l'adolescence. La violence est toujours celle de l'autre, la sienne n'est que réponse ... » (F. MARTY).

A ce stade, le passage à l'acte n'est plus loin ; la violence intrapsychique peut s'exprimer sous forme de troubles du comportement plus ou moins graves ; nous allons poursuivre ce cheminement avec Ph. JEANMET.

« Nous faisons l'hypothèse que la violence est une réponse à une attaque du narcissisme et une défense contre ce qui est perçu comme une menace sur l'identité. C'est ce qui nous apparaît comme la condition essentielle de l'émergence

de la violence. Ses modalités d'expression relèvent par contre davantage des aménagements défensifs du moi et de la capacité de liaison avec la libido ouvrant le champ de l'agressivité proprement dite et de son articulation avec les fantasmes sadiques et masochiques. Dans le déclenchement de la violence, il y a éruption d'une destructivité pure qui a comme finalité essentielle la désubjectivation d'autrui et son anéantissement en tant que différent du sujet, et porteur d'un désir propre ».

Le passage à l'acte est le témoin de la difficulté, voire de l'impossibilité d'exprimer symboliquement, avec des mots, la souffrance interne que vit l'adolescent ; il vient à la place d'une prise de conscience et en même temps, il bloque cette prise de conscience. Celle-ci est insupportable parce qu'elle menace un narcissisme fragile et peut amener d'éventuelles conséquences dépressives. L'acte a alors pour finalité essentielle de contrôler les objets externes, fût-ce violemment, au moment où l'adolescent se sent en danger par le réveil des pulsions internes.

En résumant les données qui précèdent, l'adolescent paraît fragile sur deux plans, d'abord face à la perte de l'objet d'amour parental, dont il doit faire le deuil en limitant l'angoisse d'abandon, ensuite face au mauvais contrôle des pulsions internes dont il peut se défendre par des mécanismes projectifs : « ce n'est pas moi qui ai des désirs incontrôlables, c'est l'autre qui m'excite », nous dit-il en substance après certains faits graves..

Et de faits graves, il peut en être question car ces mouvements internes sont loin d'être abstraits ; pour « éviter cette terrifiante confrontation à l'autre » (A. CRIVILLE), il faut le contrôler absolument ; seul reste l'acte de toute-puissance (Cl. BALIER) qui mène le jeune hors fonctionnement mental, dans des comportements éventuellement délictueux, tels les abus sur des enfants. En effet, l'enfant devient un objet que l'adolescent peut soumettre : il inverse la relation infantile (la sienne) et possède la maîtrise.

Toujours sur notre chemin, nous voyons ainsi la pathologie s'aggraver ; dans ces situations d'abus, l'autre, ici l'enfant, n'existe plus comme sujet d'une relation, comme partenaire ; au contraire, il devient un objet persécuteur, à la fois parce que c'est lui qui aurait « provoqué », excité, et à la fois parce que c'est lui qui est responsable des conséquences négatives liées à la révélation. La solution

perverse apparaît ici en filigrane comme une issue - momentanément - possible à cette problématique pulsionnelle.

De façon remarquable, ces adolescents peuvent par ailleurs fonctionner de façon tout à fait adaptée face à telle ou telle situation sociale et relationnelle. Tel adolescent gravement destructeur se montrera charmant et plein de sollicitude, avec une égale « vérité » d'être dans deux situations totalement opposées. Pour comprendre cette « double face » de certains de nos adolescents, nous devons recourir à la notion de clivage, que nous introduit clairement Ph. JEANMET.

« Les troubles graves du comportement de type délinquant, toxicomane, anorectique, certaines dysmorphophobies isolent tout un courant de la vie psychique et libidinale qui trouve refuge dans le symptôme. Il n'y a pas tant refoulement que clivage du Moi qui, à côté d'une apparence plus ou moins névrotique, en fait peu investie, maintient une relation d'emprise clivée, déréelle et totalement close sur elle-même. Si une relation thérapeutique efficiente ne vient pas éviter ou réduire un tel clivage, celui-ci risque de s'installer de façon stable, régulant la vie relationnelle, les angoisses et les plaisirs du sujet ».

En réalité, le clivage se situe lui aussi dans le fil des fonctionnements « normaux » de l'adolescent ; avec GUTTON, nous savons que « le pubertaire est en lui-même porteur d'une potentialité de clivage » parce que l'adolescent ne parvient pas à refouler la scène pubertaire. Il nous appartient, en tant que thérapeute, à nous situer, entre ce « clivage normal » et les troubles graves évoqués par JEANMET, la difficulté provenant justement de cette caractéristique propre au clivage qui est de nous montrer un adolescent au fonctionnement d'allure névrotique où l'autre est respecté, alors que, derrière, bien caché, existe un fonctionnement archaïque parfois gravissime.

Nous arrivons, face à ces jeunes, à devoir réfléchir à une problématique beaucoup plus ancienne, archaïque au sens de l'histoire personnelle du sujet. Les affects primaires de l'enfant n'ont pas toujours pu être accueillis par la mère, soit trop présente, ne permettant pas les premiers stades d'autonomisation, soit trop absente, entraînant le développement des troubles liés aux carences précoces.

Ce problème des carences précoces est souvent rencontré dans les antécédents des faits de violence, celle-ci représentant en quelque sorte une issue vengeresse et désespérée à ce qui a manqué au jeune. Une fois encore, Ph. JEANMET peut nous servir de guide par la précision de ses descriptions :

« Dans les cas de carence relationnelle précoce, l'enfant développe une activité de quête de sensations. A la place de la mère, il recherche des sensations physiques douloureuses qui ont toujours une dimension autodestructrice. L'absence de l'objet investi n'est plus remplacée par le plaisir du recours à une activité mentale ou corporelle, mais par l'auto-stimulation mécanique du corps. La violence de cette auto-stimulation est proportionnelle au degré de carence en ressources auto-érotiques.

Ainsi la clinique illustre-t-elle le lien étroit entre l'absence de relation objectale et l'attaque contre le corps propre. La violence destructrice est un de seuls moyens pour les enfants carencés d'arriver à se sentir exister, c'est-à-dire à avoir un contact avec eux-mêmes à la place du contact avec l'objet. Mais ce contact, à partir du moment où il n'est pas lié à une qualité libidinale de tendresse donnée par la présence de l'objet, est toujours destructeur.

L'adolescence met en cause l'ensemble des points d'appui qui assurent les fondements de l'autonomie du sujet : ses assises narcissiques comme ses structures internes qui tirent leur efficacité de leur caractère différencié. Dans le même temps, elle sollicite particulièrement l'autonomisation ».

C'est toute la souffrance de l'abandonnisme que crie alors le jeune qui ne peut (plus) se laisser aimer ; lorsque la position dépressive se réveille à l'adolescence, le jeune « devrait » pouvoir considérer les objets d'attachement comme non mauvais, non destructeurs et sources de haine, quittant ainsi le vécu persécutif pour mettre son énergie au service d'une libido de (re)construction « ils m'aiment, je peux les aimer ». L'adolescent carencé n'a pas pu croire, dans son histoire passée, que cette réparation était possible, il va alors rester dans une position persécutive, celle de l'abandonnique et sa réponse violente : abandonner avant d'être abandonné, détruire avant d'être détruit et donc détruire si on me fait croire qu'on veut m'aimer. On mesure combien cette angoisse et les comportements

associés rendent difficile toute approche thérapeutique, individuelle ou institutionnelle.

BALIER illustre bien à quel niveau de gravité nous nous situons dans ces cas :

« Il a été question de la dépression sous-jacente à la tendance à l'agir, de l'incapacité d'intégrer la position dépressive avec, comme conséquences, l'utilisation de moyens de défense de type psychotique mettant en cause les relations avec les imagos archaïques, des problèmes relatifs aux identifications et à l'identité, des compensations mégalomaniques en réaction à de graves faillites du narcissisme, de la continuité du Soi, de la carence de l'imaginaire, de la passivité masquée par le passage à l'acte, du clivage, de la qualité de la pulsion agressive ».

L'évocation de mécanismes psychotiques sous-jacents à des comportements violents est importante ; dans certains cas, il s'agira de personnalités en voie de constitution sur un mode psychotique avec l'élaboration plus ou moins structurée d'un vécu paranoïde souvent, allant jusqu'au délire persécutif ; l'acte violent s'inscrira alors dans l'espoir du soulagement de l'angoisse ; au contraire des précédents, il est très mentalisé, porteur de sens et de déni. D'autre fois les mécanismes peuvent être qualifiés de psychotiques parce qu'ils reflètent l'extrême déstructuration archaïque du sujet où le narcissisme est gravement défaillant ; ce sont les situations d'abandonnisme majeur où le jeune ne parvient pas à apaiser une angoisse de destruction : l'issue violente représente alors la tentative désespérée de maîtriser ce monde infiniment dangereux, le constat d'échec amenant la répétition de l'acte, jusqu'au possible retournement contre soi de cette violence inextinguible.

Nous voici au terme de ce cheminement, certes beaucoup trop rapide, mais dont l'objectif n'était pas tant de détailler chaque point évoqué que de répondre à la question du titre : il y a un lien naturel dans le recours que l'adolescent peut faire à la violence ; ce lien est naturel parce qu'il situe la violence à un niveau intrapsychique, ingrédient normal des phases organisatrices de cette période de la vie ; cependant, les mécanismes de défense peuvent être débordés et fixer le comportement dans une violence alors manifeste, symptomatique de la souffrance et du déséquilibre internes. J'ai souhaité montrer par cet exposé qu'il y a un continuum entre l'adolescent qui contrôle ses pulsions et l'adolescent violent : c'est le rapport à

l'angoisse et à la maîtrise des mécanismes de défense qui les différencie, au-delà des manifestations explicites, le symptôme violent renvoyant surtout à la fragilité de la structure de personnalité.

Mesdames, Messieurs, je vous remercie.

Docteur A.MALCHAIR,
Médecin-Directeur,
Centre de Santé Mentale, PSYCHO-J
Rue Hors Château, 59,
4000 LIEGE.